

Un avenir sans illusion ?

Christian Ghistelinck

Comment les adolescents et les jeunes adultes procèdent-ils pour marquer leur inclination pour telle ou telle profession ?

Une pratique clinique de l'orientation permet de distinguer quatre logiques compatibles avec les types de causalités aristotéliennes : la cause matérielle, la cause efficiente, la cause finale et la cause formelle. Un développement des points d'articulation de ces logiques permet de situer les accentuations données par les praticiens quant à leur façon d'aborder la question de la vocation. La démarche ouvre également à une appréciation des dispositifs mis en place par le social concernant l'orientation.

De cette pratique clinique, hors cure, on dégage un phénomène perceptible : la difficulté pour les jeunes de se voir, de se projeter - opérations qui renvoient à l'imaginaire et au symbolique - dans le social. Le phénomène apparaît clairement lié à une extinction des logiques qui impliquent la subjectivité au profit de leurs objectivants: la libre compétitivité et les intérêts matériels.

Est-ce qu'un choix engage la subjectivité ?

Un acte, oui. Un choix, pas nécessairement..

Et dans le quotidien, les jeunes se montrent embarrassés par ce qui leur apparaît comme une multitude de situations où ils auraient à choisir. Avec l'embarras également que quoi qu'ils choisissent, tout semblerait, en définitive, équivalent, indifférent.

Déficiences notables pour ce qu'il en serait du symbolique dans le social : on peut faire le plein de projets sans vocation !

A quels registres subjectifs est-on renvoyé quand on ne choisit pas ou quand on est confronté à l'obligation d'un choix impossible ? Quels concepts psychanalytiques peuvent se révéler opérants pour s'orienter vers un avenir sans vocation ?

Nous maintenons cet exposé avec son titre initial, un avenir sans illusion, malgré la connotation qu'il porte avec lui. Ce titre évoque l'article de Freud. Il est aussi à mettre en rapport avec l'ouvrage de Jean-Pierre Lebrun et de Charles Melman, bien entendu.

* * *

Quelle que soit la façon de l'établir, il est un constat qui s'impose en matière d'orientation scolaire ou professionnelle : la majorité des jeunes ont des difficultés à se voir dans l'avenir. Que ce soient ceux qui, en décrochage scolaire, ne font rien à l'école – et dont on dit qu'ils ne font rien chez eux, non plus. Que ce soient ceux qui, plus nantis, auront terminé leur parcours du secondaire et se trouvent confrontés à ce qui s'apparente pour eux à l'obligation d'un choix impossible.

A quels registres subjectifs est-on renvoyé quand on ne choisit pas ?

Quel éclairage psychanalytique se révélerait opérant pour s'orienter vers un avenir sans vocation ?

Ces questions sont issues de la pratique, pas forcément hors cure, d'ailleurs, puisque des analysants amènent ces interrogations en séance.

Pour ma part, je tiens une consultation dans un centre universitaire qui accueille les étudiants aux prises à des difficultés. Je pense qu'il y a en France un équivalent, le BAPU, le bureau d'aide psychologique universitaire. Et j'avais avec mes collègues, nous avions dans ce centre, parmi nos missions, la tâche de répondre aux difficultés amenées concernant le choix d'orientation.

Alors, il y a une référence évidente, une base de travail, qui reste selon moi, je le dis d'emblée, tout à fait valable et qui est une conception de la vocation que je résumerais de la façon suivante :

- A savoir que la vocation est liée au pouvoir d'injonction de quelques signifiants hérités de la scène familiale, hérités des parents, hérités de l'Œdipe, donc... même si cet héritage se fait dans la méconnaissance, avec une composante de *Verleugnung*.
- A savoir que cette injonction signifiante conduit à la répétition, à l'essai d'exister autrement avec ces signifiants. La répétition, ce n'est pas la reproduction. Il y a quelque chose de perdu par le fait de la répétition.
- A savoir enfin que l'agent qui permet la transmission de ces signifiants de la scène familiale vers la scène sociale, c'est la figure paternelle.

Cette référence, même si je la maintiens comme évidence, est assez mise à mal, voire contestable.

D'abord, cette référence est mise à mal par la façon dont les adolescents et les jeunes adultes amènent leur question concernant ce que serait leur vocation : ils viennent pour ça, ils l'énoncent comme tel, mais ils se présentent, à la fois, dans une position d'extériorité par rapport à leur demande.

Et cette extériorité n'est d'ailleurs pas à prendre comme un défaut. Elle est à mettre en rapport avec la difficulté qui les amène. C'est véritablement une manière de se présenter ou, plus exactement, de se trouver représenté. Comme vous le savez, Lacan nous indique que la répétition est le principe actif d'un champ proprement subjectif. Il prend, comme graphe de la répétition, la figure topologique de la double boucle du huit inversé. Et, dans ce graphe de la répétition, il y a une trace première qui concerne le repérage symbolique, qui n'est pas marquée du signe de la répétition.

Ensuite, cette évidence est contestable parce que l'agent de transmission est devenu, le plus souvent, la mère : c'est la mère qui vient rappeler qu'il faut aller à l'école, qu'il faut se former à un métier, qu'il faut travailler... Ce qui ne contredit pas l'évidence première mais rend plus complexe la transmission. Avec ce tableau souvent rencontré : dans une même famille, on a la jeune fille qui réussit tout ce qu'elle entreprend et le gamin qui est en décrochage.

Enfin, cette évidence est mise à mal et est contestée par l'institution qui, finalement, préfère – dans un contexte de concurrence entre les universités et les hautes écoles – confier la mission d'éclairage des choix d'orientation, prioritairement, à des documentalistes, à des conseillers à l'information. Dans le fond, pourquoi nécessairement faire appel à des cliniciens pour ce genre d'affaire ?

Comment les adolescents et les jeunes adultes procèdent-ils pour marquer leur inclination pour telle ou telle profession ? Selon nous, quatre logiques, compatibles avec les causalités aristotéliennes, méritent d'être dégagées. Chacune présente une consistance propre qu'il s'agira de préciser.

La logique matérielle

La première logique, je dirais, la première parce qu'elle s'impose à l'évidence, parce qu'elle a été, qu'elle reste et qu'elle restera pour beaucoup la seule : si on cherche un métier, c'est pour gagner sa vie, subvenir à ses besoins et à ceux des personnes dont on aurait la charge. La notion de choix professionnel est une

donnée récente. Il n'y a pas si longtemps, la question ne se posait absolument pas. La voie était toute tracée : soit on reprenait l'entreprise familiale quand il y en avait une ; soit on cherchait un travail à proximité.

La logique matérielle est, avant tout, une logique de survie.

Bien que la cause matérielle apparaisse comme extérieure au sujet, deux points méritent d'être soulignés :

- D'abord, que reprendre l'affaire familiale obligeait celui qui était l'héritier de la développer, de la faire fructifier. Il était davantage question d'éponger une dette symbolique que de jouir de la possession d'une affaire.
- Ensuite, que devenir le métier qui était à proximité avait une incidence sur l'identité. Les tenues de travail étaient liées à la profession. L'exercice d'un métier ouvrait à un vocabulaire spécifique. Le nom porté – beaucoup de patronymes en témoignent – était en rapport avec l'activité exercée.

Ces aspects de subjectivation indiquent que cette logique ne peut opérer seule.

La logique efficiente

Une deuxième façon de considérer le choix serait de concevoir l'avenir en fonction du présent. Si on excelle dans un domaine, si on se trouve parmi les meilleurs, il n'y a pas à chercher plus loin : c'est ça ! Les effets sont là ! Si l'on a un talent pour les arts, pour les langues ou pour les sciences, on se portera naturellement vers ces disciplines.

La référence à cette logique, on peut le souligner déjà, n'implique pas nécessairement la présence d'un don reconnu. Un exemple : « Pour moi, avoir un métier, commente un jeune homme, c'est savoir se vendre. Etre le meilleur. Comme avoir son étoile dans le Michelin. Si on veut être tout le temps au top, on ne peut pas être un jour moins bon, on ne peut pas se permettre une baisse de régime. (...) Mon problème, c'est que je (ne) sais pas, c'est quoi mon truc (?) », conclut-il, de façon condensée.

La logique finale

Une troisième logique part du présupposé que l'homme ne peut disposer de son destin à des fins personnelles. L'avenir ne peut être pensé qu'en fonction de valeurs collectives, politiques ou religieuses. On peut décider de conformer son être en fonction de ces valeurs. Ce ne sera qu'à la fin (au jugement dernier ou au grand soir de la lutte finale), que l'on saura si l'on a bien agi en conformité avec ces valeurs.

Dans le cadre de cette logique, l'individu ne décide pas seul. Il consulte l'avis

d'une autorité morale ou d'un directeur de conscience, qui l'oriente vers la décision à prendre, voire qui décide pour lui.

Ce fonctionnement, qui peut paraître obsolète, n'a pas tout à fait disparu, il reste d'application essentiellement dans deux sphères : les ordres religieux et les partis politiques.

Et vous remarquerez qu'il n'y a pas si longtemps encore, dans les familles, c'est le père qui représentait l'autorité morale et que c'est le père qui décidait de l'avenir de ses enfants. Force nous est de constater que la tendance actuelle est de contester cette autorité et que nous nous trouvons apparemment en face d'une logique en extinction.

Je dis apparemment. D'abord, parce qu'il subsiste des familles où c'est le père qui décide, sans que cela ne fasse de difficulté. Ensuite parce que cette logique reste opérante. On peut pointer, à ce propos, deux éléments :

- d'abord, qu'à l'école, les questions de choix professionnels sont abordées dans les cours de morale ou dans les cours de religion ;
- ensuite, que dans le cadre de la consultation, il n'est pas rare que la personne consultée soit mise à la place de celui qui sait, de celui qui va indiquer la voie à prendre, donc, dans cette position, du directeur de conscience.

La logique formelle

Une quatrième logique est liée au pouvoir invoquant des signifiants. L'avenir se définit en fonction du passé puisque le choix d'un métier s'inscrit dans une histoire. L'autorité n'est plus une personne mais le lieu du langage : c'est écrit dans la chaîne signifiante. Le choix se trouve inspiré inconsciemment par les signifiants hérités de l'histoire familiale.

C'est le thème du livre de Paulo Coelho, *L'Alchimiste* : il n'y a qu'un seul devoir pour l'homme, celui de réaliser sa légende personnelle – *Mektoub* ! C'est écrit – le plus difficile étant de se décider.

On peut argumenter, avec raison, pour se décider mais rien, de la pensée, ne garantit que le choix retenu sera le bon. Les motivations réelles n'apparaissent que dans l'après-coup. Nous avons donc là une logique qui se résout par la structure de l'acte, à savoir que l'acte est un signifiant, qu'il représente le sujet comme tel, qu'il ouvre à la répétition (donc qu'il met au travail) et qu'il implique un corrélat de méconnaissance sur le mode de la *Verleugnung*. (Ce qui est de l'ordre de la *Verleugnung* est toujours ce qui a affaire à l'ambiguïté qui résulte des effets de l'acte comme tel : bien qu'apparaissant dans l'acte en tant que coupure, le sujet ne le reconnaît pas, cet acte, dans sa véritable portée inaugurale).

Alors, à quoi assistons-nous ici ? Sinon à un discours qui est repris, de génération en génération, autour de quelques signifiants qui s'imposent de façon telle que chaque personnage devient un figurant d'une scène rejouée, avec quelques modifications, avec quelques variantes, celles héritées de l'Œdipe mais structurellement organisée par un discours, autour de quelques signifiants qui sont l'articulation d'un discours inconscient.

* * *

Nous parlons de quatre logiques. Je laisse, à votre discernement, la question de savoir s'il n'y aurait pas une cinquième ou une sixième logique, en fonction du hasard ou de la fortune, par exemple.

L'une de ces quatre logiques aurait-elle un ascendant sur les autres ? A moins qu'il ne faille considérer les quatre logiques structurellement, dans un même dispositif. Mais alors, en fonction de quelle articulation ?

Vous remarquerez que chacune des quatre logiques, prise exclusivement, révèle une pente :

- le matérialisme, l'homme comportementalisé et marchandisé, pour la logique matérielle ;
- la tyrannie de l'excellence pour la logique efficiente ;
- l'endoctrinement, le fanatisme voire le terrorisme pour la logique finale ;
- la psychologisation pour la logique formelle.

A l'évidence, aucune logique ne semble pouvoir être défendue comme la seule valable. Au contraire, un consensus se marquerait plus spontanément, sur la possibilité de conjointre les quatre logiques : avoir un salaire correct, être reconnu dans son domaine, contribuer au développement de valeurs collectives et inscrire son destin professionnel dans une histoire... Ce serait l'affaire d'une vie. Franchement, qui ne serait pas preneur ?

Parmi les couplages possibles, on observera que les deux premières logiques (la logique matérielle et la logique efficiente) rencontrent admirablement les vœux de l'économie libérale et que ce sont là deux logiques qui s'imposent, actuellement, au détriment des deux autres (la logique finale et la logique formelle).

Avec le phénomène non négligeable, que l'on voit en apparaître la face, je dirais, inversée, à la consultation. Ce sont ces adolescents et ces jeunes adultes, pris dans un parcours que l'on reconnaîtrait volontiers comme brillant sur le plan des études ou dans un début de carrière professionnelle, qui décident, à la surprise de l'entourage, de se retirer du social – ils ne voient plus personne – et de consacrer tout leur temps, en chambre, à la lecture ou à l'internet. Ce phénomène,

semblable à celui des hikikomori au Japon, n'est pas sans évoquer, dans notre culture, soit la vie en retrait de l'ermite, soit la mise en acte politique de la contestation. Bref, ce serait là une manière, hors discours, de dire non !

Dès lors peut-on regrouper les manifestations diverses de l'a-vocation – c'est-à-dire quand le pouvoir invoquant des signifiants semble éteint – sous une même appellation ?

On parle de panne du désir.

Ne conviendrait-il pas plutôt de considérer qu'il s'agirait davantage de formes de subjectivation par la négation du désir ?

Précisément, concernant l'expression du sujet quant à la fonction de la négation, Lacan propose cette formule dans le séminaire *La Logique du Fantôme* : « Je ne désire pas ». Assertion, ô combien forte, qui peut prendre quatre sens : le désir n'est pas de mon fait ; il y a quelque chose que je ne désire pas ; ce n'est pas JE qui désire et bien que je désire, il n'est pas vrai que je désire.

Ces formes de négation répondent à la logique d'aliénation du sujet. L'ordre de présentation n'est pas laissé au hasard :

- *Le désir n'est pas de mon fait* : il y a toujours quelque chose qui se présente ; le destin est entre les mains du grand Autre maternel ; tout m'est égal... la référence est A, le grand Autre non barré, S(A) ;
- *Il y a quelque chose que je ne désire pas* : c'est moins l'objet qui compte que la maîtrise que le moi veut exercer dans la situation : faire Un ; nier la spaltung . On est dans le registre du Moi Idéal... la référence est le Un ;
- *Ce n'est pas JE qui désire* : ce Je ne peut qu'entrevoir ce qu'il pourrait advenir dans la rencontre avec un idéal. On est dans le registre de l'Idéal du moi... la référence est le moins phi (-φ), qui vient se repérer sous la forme d'un manque ;
- *Bien que désirant, il n'est pas vrai que je désire* : il y a un écart entre l'énoncé et l'énonciation... la référence est l'objet petit a.

A quelle articulation subjective est-on renvoyé quand on ne choisit pas ou quand on est confronté à l'obligation d'un choix impossible ? Au regard de nos quatre logiques, nous trouvons là quatre termes, quatre concepts qui semblent bien leur correspondre respectivement : Le grand Autre - Le Moi Idéal - L'Idéal du Moi - L'Objet petit a.

Nous savons que ces concepts peuvent être rassemblés dans un dispositif amené par Lacan – dispositif où il est précisément question de rendre possible la perception d'une illusion – dispositif qui est le schéma optique, dont nous retiendrons, principalement, que le discernement entre le Réel et l'Imaginaire n'est rendu possible qu'en fonction de la place accordée aux conditions du symbolique.